

quer la *missa* comme le renvoi des fidèles, et nos grenadiers comme des soldats armés de projectiles fulminants? Procédant de la sorte, on pourrait avoir à la fois et une étymologie vraie et une interprétation des plus fausses. Ce serait bien probablement le cas du traducteur qui introduirait le dieu *Agni* dans l'*Avesta*.

Résumons maintenant les conclusions de ce premier examen. Ni l'Asha, ni les *amesha-spentas*, ni Ahura-Mazda ni le Varena ne sont ce que l'on dit. L'Asha de l'*Avesta* est une sainteté à la fois théologique et morale; les *amesha-spentas* ne sont ni les égaux d'Ahura ni les représentants des *ādityas*. Ahura-Mazda, bien que semblable à Varuna, à l'origine, s'est élevé à un degré de hauteur qui en fait un dieu nouveau, de même que le développement de la morale a fait de l'Asha une conception nouvelle.

## 乾隆征緬甸記 .

HISTOIRE

DE

### LA CONQUÊTE DE LA BIRMANIE

PAR LES CHINOIS,

SOUS LE RÈGNE DE T'CHIEN LONG (KHIEU LONG),

TRADUITE DU CHINOIS

PAR

M. CAMILLE IMBAULT-HUART.

#### INTRODUCTION.

Le fragment dont nous offrons plus loin la traduction au public est extrait du 聖武記 *Chenġ vou tçi*, ou Histoire des guerres impériales<sup>1</sup>, le plus remarquable de tous les ou-

<sup>1</sup> Le mot *chenġ*, que les sinologues traduisent toujours par *saint*, et que les missionnaires ont choisi, avec raison d'ailleurs, pour désigner les saints de la religion catholique, a une signification beaucoup plus étendue; il implique, disait avec raison M. Callery, un homme supérieur, non-seulement par ses vertus morales, mais encore et surtout par ses facultés intellectuelles. Tel est le sens que le mot *chenġ* a dans les classiques; on peut alors le traduire, faute d'un mot plus précis qui manque dans notre langue, par *homme parfait*. De plus, à cause de cette idée de supériorité morale et intellectuelle.

vrages publiés sur l'histoire de la Chine durant les règnes des quatre premiers empereurs de la dynastie des 清 Ts'ing, actuellement régnante en Chine. Le *Chenĭ vou tçi* est dû au pinceau du célèbre 魏源 Oueï Yuann, du district de 邵陽 Chao yang, dont tous les sinologues connaissent le grand ouvrage de géographie historique publié sous le titre de 海國圖志 *Hai kouo t'ou tché*, ou Description des pays maritimes<sup>1</sup>.

Lors de la composition de son histoire, Oueï Yuann était 內閣中書舍人 secrétaire du conseil des ministres, et cette position lui permit, dit-il dans sa préface, « d'emprunter et de parcourir les documents renfermés dans le Bureau des historiographes et les Archives secrètes, les papiers et mémoires privés de hauts fonctionnaires. » Il consulta de plus, ajoute-t-il, les vieillards qui avaient été témoins

il est appliqué soit à l'empereur lui-même, soit à ce qui lui appartient ou en provient. Dans ce cas, on ne peut le traduire, suivant les circonstances, que par empereur ou impérial; car si, par exemple, on le rendait par *saint* dans les expressions 乞聖鑒 *prier Sa Majesté de regarder*, et 聖恩 *bienfaits de l'Empereur*, et autres du même genre que l'on rencontre constamment dans les documents officiels, l'on ne serait pas compris. Aussi traduisons-nous *chenĭ vou tçi* par *Histoire des guerres impériales*, certains souverains mandchoux ayant dirigé eux-mêmes les opérations militaires, et non par *Histoire des guerres saintes*, ce qui n'aurait aucun sens.

<sup>1</sup> On peut consulter sur cet ouvrage une notice de M. G. Pauthier, insérée dans les *Annales de philosophie chrétienne* (juillet 1869). M. Bretschneider a dit du *Hai kouo t'ou tché*: « Its value consists only in the large extent of his (Oueï Yuann) compilation, but the personal view of the author is of little merit, and his identifications are most completely arbitrary » (*On the knowledge possessed by the ancient Chinese of the Arabs*). Voyez également A. Wylie, *Notes on Chinese literature*, p. 53.

des événements du siècle passé<sup>1</sup>. Son ouvrage ne renferme donc que les faits les plus authentiques et les plus dignes de foi; c'est là son principal mérite à nos yeux, mais ce n'est pas le seul.

Le *Chenĭ vou tçi*, en effet, composé dans le genre historique 紀事本末, nous offre un exemple de l'histoire chinoise écrite, non pas seulement *ad narrandum*, mais aussi *ad probandum*. L'auteur, soit dans le cours de la narration, soit à la fin de ses récits, discute des points d'histoire et de géographie, et, tout en racontant les événements, en examine les effets et en recherche les causes.

Quant au style de Oueï Yuann, toujours simple et noble comme l'exige l'histoire, il est souvent concis, mais ne laisse pas d'être clair dans sa concision même. Loin de rechercher ces expressions affectées, ces tournures amphibologiques dont certains historiens de l'antiquité ont fait abus, notre auteur écrit sans prétention; il ne vise qu'à être naturel et précis; son but est d'être compris de tous. Parfois, cependant, il se laisse aller à semer çà et là quelques-unes de ces 典故 allusions historiques que les lettrés aiment si fort à citer pour faire briller leur savoir ou mettre à l'épreuve celui de leur lecteur; et encore n'use-t-il de ce genre de beautés, apanage ordinaire de la poésie et de la littérature légère, qu'avec une réserve et une sobriété extrêmes. Ces allusions, véritables ré-cifs contre lesquels les connaissances du sinologue peu aguerri viennent souvent se briser, ne sont heureusement plus des obstacles insurmontables, grâce aux secours de toutes sortes dont on dispose à présent à Paris; et l'on n'est plus en droit de les appeler, comme le faisait l'illustre Abel Rémusat, *un ingénieux galimatias*. Nous avons pu découvrir l'origine de ces énigmes et les faits qui y ont donné lieu, mais nous n'avons

得借觀史館秘閣官書及士大夫私家著述故老傳說。

pas cru devoir les expliquer en notes : nous les avons rendus par des équivalents. L'allusion renfermée dans la dernière phrase du fragment que nous avons traduit, et la note qui l'explique, peuvent donner une idée de ce genre de dissimulations.

Le *Chenj vou tci*, bien que connu depuis longtemps des sinologues, notamment par une notice du *Chinese Repository* et une note de M. Frédérick Mayers<sup>1</sup>, n'a pas trouvé jusqu'ici de traducteur, et aucun des récits qu'il renferme n'a encore passé, croyons-nous, dans une langue européenne. Nous en avons extrait plusieurs morceaux qui, si celui-ci est accueilli avec bienveillance, comme nous l'espérons, seront livrés à la publicité.

L'ouvrage de Ouéi Yuann a eu un grand nombre d'éditions depuis la première qui a paru en 1842; notre traduction a été faite sur un exemplaire de l'édition de 1844 que possède la bibliothèque de l'École spéciale des langues orientales, et qui est peut-être le seul existant actuellement en France<sup>2</sup>.

Nous devons en terminant dire un mot du système de transcription que nous avons suivi; nous avons écrit les mots chinois absolument comme on doit les prononcer dans le **官話** *Kouann 'houa* (langue commune) de **北**

<sup>1</sup> *Illustrations of the Lamaist system in Tibet, appendix A (Journal of the Roy. Asiat. Soc. of Great Brit. and Ireland; July 1869).*

<sup>2</sup> Voici la table sommaire des matières contenues dans l'ouvrage: Livre I: Conquête de la Chine par les Mandchoux; livre II: Révolte de Ou Sann-kouéi et autres sous K'anġ chi (Khang hi); livre III: Soumission des tribus mongoles et des Dsongars sous K'anġ chi; des Éléutes sous Yongġ tchenġ; livre IV: Guerre contre les Éléutes et les Mahométans de l'Ili sous Tġ'ienn longġ (Khien longġ) et Tao kouanġ; livre V: Affaires du Tibet; conquête du Népal; livre VI: Conquête de la Corée sous K'anġ chi, de la Birmanie et de l'Annam sous Tġ'ienn longġ; livre VII: Guerres contre les Miao tseu; livre VIII: Expéditions contre Formose sous K'anġ chi et Tġ'ienn longġ; livres IX et X: Révoltes intérieures sous Tġ'ia tġ'ingġ (Kia kingġ); livres XI à XIV: Réflexions sur l'art militaire.

**京** *Pei tġ'ingġ* (Péking), de telle sorte que les personnes même étrangères à la sinologie prononceront les mots chinois comme un natif de la capitale de la Chine, si elles ont soin d'aspirer la consonne *h* devant *a*, *e*, *o*, de placer une aspiration gutturale après *k*, *tġ*, *ts*, *l*, *tch*, *p*, toutes les fois que ces consonnes sont suivies du signe conventionnel<sup>c</sup>, et de prononcer la nasale *ng* comme dans le mot français *long*. Ce système de transcription, rigoureusement basé sur les règles de la prononciation française, n'est d'ailleurs pas nouveau, et diffère peu de celui que M. le comte Kleczkowski a adopté dans son cours de langue chinoise<sup>1</sup>.

## 乾隆征緬甸記

La frontière de la province de **滇** *Tienn*<sup>2</sup> est formée, au sud-ouest, par les départements de **大理** *Ta li*, **麗江** *Li tġ'iang*, **永昌** *Yongġ*

<sup>1</sup> Au système de M. le comte Kleczkowski, nous avons fait les modifications suivantes: le *h* devant *i* se prononçant mouillé à Péking, mais pas tout à fait comme *ts* (nuance que les oreilles exercées peuvent seules saisir), sera toujours écrit *tġ*; le signe conventionnel<sup>c</sup> indiquera toujours l'aspiration gutturale; *ng* final sera surmonté d'un <sup>~</sup> pour indiquer la nasalité. Prenons la liberté de recommander ici, aussi bien à ceux qui veulent s'occuper de chinois qu'aux philologues, l'ouvrage de M. Kleczkowski (*Cours gradué et pratique de langue chinoise*, vol. I, 1876), dans lequel les sons chinois sont transcrits, pour la première fois dans un ouvrage français, comme on doit les prononcer, et dont la partie française du premier volume est peut-être ce qui a été écrit de plus simple et de plus clair sur la nature de la langue chinoise.

<sup>2</sup> Nom classique de la province du **雲南** *Yunn nanu*.

tch'ang, et par l'arrondissement de 騰越 T'eng-yué; et, tout à fait au sud, par les départements de 順寧 Chouenn ning, 普洱 P'ou eul, 元江 Yuann tçiang. Cette contrée, qui a une étendue de quatre cents lieues<sup>1</sup>, et est limitrophe du 緬甸 Mienn tienn (l'empire Birman)<sup>2</sup>, a pour portes les deux passes de 虎踞 'Hou tçiu et de 天馬 T'ien ma, situées dans le département de Yong tch'ang.

Le grand 金沙江 Tçinn cha tçiang (Iraouady)<sup>3</sup>, qui sort du Tibet, traverse l'empire bir-

<sup>1</sup> Nous n'entendons parler dans le cours de notre traduction que des lieues françaises. Dix 里 li ou lieues chinoises valent une de nos lieues.

<sup>2</sup> Le nom de *Mienn* donné à la Birmanie par les Chinois est sans doute la transcription phonétique de la première syllabe du nom indigène Myanma; mais les auteurs chinois en ont donné une explication plus fantaisiste d'après le sens de *long et mince fil de soie* qu'a le mot chinois. « Il vient de ce que les montagnes et cours d'eau de ce pays s'étendent en longueur et que les routes en sont droites. » Voyez le 皇明大事記 'Houanġ minġ ta ché tçi, Histoire des grands événements de la dynastie des Ming, par 朱國禎 Tchou Kouo-tchenġ, livre XVIII, p. 25, et le 瀛環志略 Ynġ 'houann tché lio, Géographie générale, de 徐繼畬 Siu Tçi-yu, l. I, p. 32.

<sup>3</sup> Les Chinois donnent à l'Iraouady le nom de grand Tçinn cha tçiang (fleuve au sable d'or) par opposition au petit Tçinn cha tçiang, nom que porte le 洋子江 Yang tseu tçiang dans son cours supérieur. La question des sources, encore inconnues d'ailleurs, de

man et va se jeter dans la mer du sud; on a dit que ce fleuve était le 黑水 'Heï choueï (eau noire), dont il est parlé dans le 禹貢 Yu kong<sup>1</sup>.

ce grand fleuve de l'Indo-Chine a soulevé, il y a presque un demi-siècle, une polémique qui, suivant l'expression du colonel Yule, dégénéra en dispute nationale, les Français (dans la personne de Klaproth qui s'appuyait sur les géographes chinois) tenant pour l'identité de l'Iraouady avec le Yarou Dzang botchou, grand fleuve du Tibet dont on ne connaît pas le cours inférieur, les Anglais soutenant que le Brahmapoutre et le Dzang bo ne formaient qu'un seul et même fleuve. Si depuis cette époque la question n'a pas encore été tranchée d'une façon certaine, elle a du moins fait un grand pas: les nombreux voyageurs qui ont été à Bamé (le colonel Hannay, les docteurs Bayfield, Griffith, etc.) y ont trouvé le volume des eaux de l'Iraouady si peu considérable qu'il paraît inadmissible que le grand fleuve de l'Indo-Chine soit la continuation du Dzang bo. Le Dihong (nom donné par les indigènes au cours supérieur du Brahmapoutre dans le haut Assam), dont le volume d'eau est relativement considérable, paraît être la partie inférieure du Dzang bo; toutefois, il n'est pas encore suffisamment connu pour qu'on puisse affirmer l'identité des deux fleuves. Tout récemment, au congrès de la *British Association* à Plymouth, le lieutenant supérieur Godwin Austen niait cette identité, et affirmait que le cours inférieur du Dzang bo était le Soubandjiri, vaste torrent qui abandonne les gorges de l'Himalaya pour les plaines de l'Assam, à 110 kilomètres environ au sud-ouest du Dihong, et qui est la plus considérable des branches du Brahmapoutre. (Voyez Klaproth, *Essai sur le Brahmapoutre*; De Mazure, *Memorandum on the countries between Thibet, Yunnan and Birmah, with notes by Lt. col. Yule* (*Journ. of the As. Soc. of Bengal*, 1861, p. 367-383); Anderson, *The Irawaddy and its sources*. (*Journ. of the Geogr. Soc. of London*, 1870, p. 286); Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hoch-Asien*, t. I, p. 470; le *Bullet. de la Soc. de géogr. de Paris*, sept. 1876, et le *Globus*, janvier 1878.)

<sup>1</sup> Voyez le 書經 Chou tçing, Livre des Annales, livre de Chia 禹貢下 2<sup>e</sup> part. du chapitre Yu kong (tributs de Yu). Les commentateurs chinois ont aussi cherché à identifier le 'Heï choueï

Du temps des 漢 Hann, l'empire birman fut connu sous le nom de 朱波 Tehou po; du temps des 唐 T'anġ, sous celui de royaume de 驃 P'iao<sup>1</sup>. Au commencement des 明 Ming, il forma un 宣慰司 Chuann ouci sseu (grande division administrative)<sup>2</sup>.

Vers le milieu des années 萬歷 Ouann li<sup>3</sup>, l'em-

avec le Mekong qui, sous le nom de 瀾滄江 Lann ts'ang t'iang, traverse le Yunnann. Voyez aussi Legge, *Chinese classics*, vol. III, part. I, p. 133. Le Hei chouci pourrait tout aussi bien être le Salouca ( 潞江 Lou t'iang des Chinois) dont le cours supérieur porte encore aujourd'hui le nom mongol de K'ara ousou, eau noire.

<sup>1</sup> « La Birmanie fut connue dans l'antiquité sous le nom de Tchou po; du temps des Hann (202 avant J. C. à 263 après J. C.) sous celui de 揮 T'ann; du temps des T'anġ (618-907) sous celui de P'iao; depuis la dynastie des 宋 Song (960-1279), durant le règne de laquelle elle commença à avoir des relations avec la Chine, elle fut connue sous le nom de Mienn. » Voyez le *Houanġ minġ ta ché t'ei*, déjà cité, livre XVIII, p. 25, et le 明史 *Minġ ché*, Annales des Ming, par 張廷玉 Tchaŋ T'ing-yu, livre CCCV.

<sup>2</sup> Au commencement de la dynastie des Ming, qui régna sur la Chine de 1368 à 1644, la contrée au sud de la province du Yunnann était divisée en six chuann ouci sseu; en voici les noms: Tch'oli, Mou pang; Meng yang; Mienn; Lao tchoua; Ta kou la; voyez le 廣輿記 *Kouanġ yu t'ei*, Mémoires géographiques, de 陸應陽 Lou Yng-yang, livre XXI, et le 大明一統志 *Ta minġ y t'ouġ tché*, Statuts de la dynastie des Ming, livre LXXXVII. Le nombre de ces chuann ouci sseu fut plus tard porté à dix.

<sup>3</sup> Vers 1600.

peur T'i jouci réunit toutes les tribus birmanes sous sa domination et soumit les principautés<sup>1</sup> de Mou-pang, Mann mo<sup>2</sup> (Bamô) Long tchéou (Mowun), Ts'ienn yaï, Meng mi; il n'y eut que celle de Meng yang qui résista avec succès et ne fut réduite qu'après avoir battu plusieurs fois les Birmans. Dans la suite, l'empereur T'i jouci envoya en Chine une lettre écrite sur des feuilles de l'arbre 貝 peï, dans laquelle il se donnait le titre de « Seigneur de l'éléphant blanc et du pavillon doré du sud-ouest »<sup>3</sup>. Les États de 南掌

<sup>1</sup> L'expression 土司, que nous traduisons par principauté, désigne de petits États indépendants, autonomes, très-nombreux sur les frontières sud et sud-ouest de la Chine.

<sup>2</sup> Les Siamois prononcent Mann mo le nom de la ville de Bamô, située au confluent du Taping avec l'Iraouady; ce sont eux sans doute qui ont introduit ce nom en Chine. Nous ferons observer ici que si la plupart des noms birmans, plus ou moins défigurés par notre auteur, n'ont pas été identifiés, c'est qu'il faudrait pour pouvoir le faire une connaissance de la géographie ancienne et moderne et de l'histoire de l'Indo-Chine plus complète que celle que nous en avons.

<sup>3</sup> On sait que les populations de l'Indo-Chine considèrent l'éléphant blanc comme une divinité. Suivant les Siamois, cet animal est animé par un héros ou grand roi qui deviendra un jour un Bouddha, et porte bonheur au pays qui le possède. (Pallegoix, *Descript. du royaume Thaï ou Siam*, t. I, p. 152.) « The anxiety to be master of a white elephant arises from the idea of the Burmese, which attaches to these animals some supernatural excellency which is communicated to their persons. Hence do the kings or princes, who may have one, esteem themselves most happy, as thus they are made powerful and invincible; and the country when one may be found is thought rich and not liable to change. The Burmese kings have therefore been ever solicitous for the possession of one of these animals, and consider it as their chiefest honour to be called lord of the white elephant. » (*Descript. of the Burmese empire*, by father Sau Ger-

Nann tchang (Laos), de 暹羅 Sienn lo (Siam), de 景邁 Tçing maï<sup>1</sup>, de 古刺 Kou la, lui résistèrent seuls. Plus tard, 劉綎 Léou Yenn et 鄧子龍 Teng Tseu-long<sup>2</sup> défirent l'empereur Yng li, s'emparèrent d'Ava et soumirent le pays tout entier<sup>2</sup>.

陳用賓 Tch'enn Yong-pinn, gouverneur de la province du 雲南 Yunn nann (sous les Ming), conclut une alliance avec le royaume de Siam pour

mano, translated of his ms., by W. Tandy, Rome, 1838.) Malgré l'affirmation d'un grand nombre de voyageurs, ou a prétendu qu'il n'existait pas d'éléphant blanc; le comte de Beauvoir, qui a vu l'un de ces animaux sacrés à Bangkok, nous dit dans sa relation (*Java, Siam, Canton*): « Sa peau est un peu plus grise et d'une nuance plus blanchâtre que celle du commun des éléphants. Ce sont seulement ses yeux entièrement blancs qui l'ont désigné à tant d'honneurs et à une si servile vénération. En cela le dieu est albinos, qualité très-rare. »

<sup>1</sup> Tçing maï, le Zimmé des Birmanes, est la capitale de l'état Lao appelé 八百媳婦國 Pa pai si fou kouo par les Chinois; suivant les auteurs chinois, le nom de ce pays, qui signifie royaume des huit cents femmes, viendrait de ce que le roi avait un tel nombre d'épouses, à chacune desquelles il donnait un apanage. (Voyez le *Houanç ming ta ché tçi*, livre XVIII, p. 4. Voyez aussi Pauthier, *Marco Paulo*, p. 424, et les *Mémoires sur les Chinois*, t. XIV, p. 293.) Il est plus probable que ce nom est tout simplement la transcription phonétique de quelque mot indigène. Suivant l'identification proposée par M. Pauthier, ce pays serait le Caugigou de Marco Paulo. (Voyez *Marco Polo*, édit. de Pauthier, p. 424; édit. de Yule, 2<sup>e</sup> édit., t. II, p. 101.)

<sup>2</sup> Sur cette guerre, voyez le *Houanç ming ta ché tçi*, livre XVIII, p. 25 à 37.

que celui-ci attaquât la Birmanie de concert avec la Chine. Les troupes des deux pays ravagèrent plusieurs fois la Birmanie<sup>1</sup>; cette dernière n'osa plus attaquer la Chine, mais n'en continua pas moins à être le plus orgueilleux de tous les États (de l'Indo-Chine). Elle était en guerre depuis des siècles avec le royaume de Siam, Koula et Tçing maï; aussi, quand les officiers de l'empereur 永歷 Yong li des Ming, lors de la fuite de leur souverain en Birmanie<sup>2</sup>, se furent dispersés dans divers pays, deux d'entre eux, 馬九功 Ma Tçiéou-kong, qui avait réuni à Kou la trois mille hommes, et 江國泰 Tçiang Kouo-t'ai, qui avait épousé une fille du roi de Siam, s'entendirent avec 李定國 Li Ting-kouo, alors à Meng kenn en Birmanie, pour attaquer ensemble ce pays. Mais les troupes des Ts'ing s'étant emparées de Yong li à Ava<sup>3</sup>, Li Ting-

<sup>1</sup> Voyez le *Houanç ming ta ché tçi*, loco citato.

<sup>2</sup> Yong li, prince de Kouei, considéré par certains historiens comme le dernier empereur de la dynastie des Ming, s'enfuit en Birmanie lorsqu'il vit les Mandchoux maîtres de l'empire (1651). Voyez *Hist. gén. de la Chine* du P. de Maillac, t. XI, p. 36.

<sup>3</sup> Voici comment ce fait est raconté dans le 東華錄 *Touh hua lou*, Histoire contemporaine de la Chine, de 蔣良騏 *Tçiang Léanç-tçi*, livre VI, p. 9: « Le 2<sup>e</sup> mois (mars), 吳三桂 *Ou Sann-kouei* et 愛星阿 *Aisinga* reçurent l'ordre d'aller conquérir la Birmanie. Ils s'avancèrent par deux routes différentes et opérèrent leur jonction à Mou pang la 18<sup>e</sup> année 順治 *Chouenn*

kouo se tua de désespoir, et les armées de Siam et de Koula, perdant toute espérance, revinrent dans leur pays. La Birmanie, se prévalant du service qu'elle avait rendu à la Chine en lui livrant Yong li, n'en méprisa que davantage les États voisins, et, se considérant comme le plus grand empire du sud-ouest, n'offrit pas tribut à la Chine.

La neuvième année 雍正 Yong tcheng (1731), un ambassadeur du pays de Tching maï vint à P'ou eul offrir tribut à la Chine et demander qu'on voulût bien traiter son pays sur le même pied que ceux de Laos et de Siam; mais 鄂爾泰 Oeult'ai, vice-

tché (1661). Le prince rebelle 普 P'ou et 李定國 Li Ting-kouo s'enfuirent à Tching sienn; le prince rebelle 韋昌 Koung tch'ang et 白文選 Po Ouenn-chuann voulurent défendre en se retirant le fleuve Si po; mais au moment où les troupes chinoises allaient traverser ce fleuve sur des radeaux, Po Ouenn-chuann s'enfuit à Tch'a chann; poursuivi jusqu'à Meng yang par le colonel 馬寧 Ma Ning, il fit sa soumission. Ou Sann-koueï et Aisinga marchèrent alors sur la capitale de la Birmanie et y arrivèrent le 1<sup>er</sup> du douzième mois (janvier); l'empereur birman, qui s'était emparé de 朱由榔 Tchou Yéou-lang (nom que portait Yong li avant de s'être fait reconnaître empereur), le leur livra et fit mettre à mort plus de cent rebelles qui l'avaient suivi. » D'après le colonel Burney (*Some account of the wars between Burmah and China. Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. VI, p. 121), Yong li fut livré à l'armée chinoise qui menaçait seulement d'envahir la Birmanie. Suivant de Maillac (t. XI, p. 47), Yong li fut fait prisonnier par Ou Sann-koueï et étranglé avec sa famille, lorsqu'il cherchait à rentrer en Chine à la tête d'une armée birmane.

roi du 雲貴 Yunn kouei<sup>1</sup>, se méprit sur les intentions de cet envoyé et le renvoya sans accepter.

Tching maï est le pays que l'on a appelé depuis des siècles le royaume de 八百媳婦 Pa paï si fou<sup>2</sup>; la ville de Tching maï forme le grand 八百 Pa paï, et celle de 景線 Tching sienn, le petit 八百 Pa paï; il est situé à l'est de la Birmanie; sa population s'élève à cent mille feux; sous les Ming, il formait avec la Birmanie un Chuann ouei sseu<sup>3</sup>; vers le milieu de la dynastie des Ming, il fut subjugué par la Birmanie dont il était depuis longtemps l'ennemi, mais parvint peu après à recouvrer son indépendance; c'est par crainte de son ennemi séculaire qu'il voulait nouer des relations avec la Chine.

La Birmanie, qui avait une haute idée de sa puissance, ne voulait pas que le pays de Tching maï se soumit à la Chine; elle envoya des espions dans la principauté de Tch'o li s'informer du résultat de son ambassade; ces espions apprirent par les envoyés des Laos, revenant de porter tribut, qu'ils rencontrèrent, que le tribut de Tching maï avait été refusé. La Birmanie s'en réjouit hautement et fit répandre le bruit qu'elle irait aussi offrir tribut à la Chine l'année suivante; mais en réalité elle leva vingt

<sup>1</sup> La vice-royauté du Yunn kouei comprend les provinces du Yunn nann et du Kouei tchéou.

<sup>2</sup> Voyez plus haut, p. 144, note 1.

<sup>3</sup> Voyez plus haut, p. 142, note 2.

mille hommes pour aller attaquer le pays de Tçing maï, et n'envoya pas de tribut.

La capitale de la Birmanie s'appelle Ava<sup>1</sup>; elle a sous sa juridiction treize 路 lou ou provinces: les provinces méridionales, baignées par la mer, sont celles de Tong vou et de Kou la; les provinces septentrionales sont celles de Meng mi, Meng yang, Meng kong; les provinces orientales sont celles de Mou pang, Meng kenn; le pays a une étendue totale de trois cents lieues.

Le grand Tçinn cha tçiang (l'Iraouady) traverse Mannmo (Bamô), Sinn tçié et Lao kouann touenn, avant d'arriver à Ava; Yong li s'embarqua sur ce fleuve, au delà de la passe de 虎踞 Hou tçiu, pour s'enfuir en Birmanie. Quant à 李定國 Li Ting-kouo et 吳三桂 Ou Sann-koueï, ils prirent par les provinces orientales de Mou pang et de Meng kenn, situées au sud de la principauté de Kenng ma et du fleuve Kouenn long, et la contrée qui s'étend au delà des frontières de Pou eul, pour aller à Ava. Les Birmans donnent à leur souverain le titre de Manng<sup>2</sup>; aussi appelle-t-on pays de Manng les provinces de Mou pang et de Meng kenn.

<sup>1</sup> Il n'est peut-être pas de pays dont la capitale ait plus souvent changé que la Birmanie. Après avoir été successivement à Tagoung, Mauviga, Promc, Pagain, Sagain, Ava (1364 à 1783), puis à Amarrapoura, le siège de l'empire fut transféré en 1859 à Mandalé, qui est encore aujourd'hui capitale de la Birmanie. (Voyez Bastian, *Die Völker des östlichen Asien. Studien und Reisen*, Leipzig, 1866.)

<sup>2</sup> *Manng*, en birman, signifie souverain, empereur.

La dix-neuvième année Tç'ienn long (1754), l'empereur de Birmanie<sup>1</sup> fut défait par les barbares Si po (Sing po<sup>2</sup>); mais Yong tsi ya, prince de Mou sou, leva des troupes, vainquit ces barbares et put recouvrer Ava et soumettre toute la contrée. Les deux princes de Kouei tçia (famille de Kouei) et de Mou pang résistèrent seuls, et attaquèrent simultanément la Birmanie; défaits, ils s'enfuirent à Meng k'anng. Les princes de Kouei tçia descendaient des officiers du roi 桂 Kouei (Yong li des Ming); possesseurs des magasins de Po long depuis des années, ils étaient bien plus riches que leurs voisins. Le prince Kouliyenn, battu, se sauva près des frontières de la Chine, tandis que sa famille et ses richesses tombaient aux mains de Taop'aïtch'ouenn, prince de Meng lienn; Nanngtchann, femme de Kouliyenn, tua Taop'aïtch'ouenn de sa main et s'enfuit en Chine. Kouliyenn, alors à Meng k'anng, ignorait ce qui se passait; il fut attiré dans un piège par 楊重穀 Yang Tchong-kou, préfet de Yong tch'anng, qui le fit mettre à mort dans l'espoir d'être récompensé. L'empereur de Birmanie, n'ayant plus rien à

<sup>1</sup> L'auteur chinois donne toujours aux Birmans le nom de 賊 tseï, rebelles. C'est qu'en effet, suivant les idées des Chinois, il n'y a qu'un seul pouvoir légal, celui du fils du ciel; tous les barbares qui osent lui résister sont donc des rebelles. De même, par mépris pour l'empereur birman, il l'appelle constamment 酋 tsiéou, chef de horde; nous avons toujours traduit tseï par ennemi et tsiéou par empereur.

craindre, s'avança peu à peu et parvint jusqu'à la principauté de Kenġ ma, puis il vint près des frontières de la Chine réclamer le prince de Mou pang qui s'y était enfui, tandis que Nanġtchann, réfugiée à Menġ kenn, excitait ce pays à attaquer la Chine. Tous les princes voisins des frontières de la Chine étaient dans des transes continuelles. Vaincue par les troupes chinoises, Nanġtchann alla demander du secours à Mou pang, et servit de guide aux troupes de ce pays. Le colonel 劉得成 Léou To-tch'eng éprouva trois défaites, et le vice-roi 劉藻 Léou Tsao se donna la mort de désespoir; la terreur régna au delà de P'ou eul. Ces faits se passaient la trentième année Tġ'ienn long (1765).

L'année suivante, 楊應琚 Yang Yng-tġiu, l'un des présidents du conseil des ministres, fut nommé gouverneur de la province du Yunn nann; il arriva à son poste au moment où les ennemis retrogradaient peu à peu; aussi profita-t-il de cette circonstance pour reprendre Menġ kenn et autres territoires dont les ennemis s'étaient emparés, et les replacer sous l'autorité de leurs princes respectifs; à peine cela était-il fait que le prince de Menġ lienn demanda des secours à la Chine par crainte de la Birmanie.

Autrefois les princes voisins de la Birmanie offraient en secret tribut à ce pays; mais lorsque le prince de Mou sou se fut emparé de l'empire, ils ne voulurent pas être sous sa domination parce qu'ils avaient

été du même rang que lui. La Birmanie, alors en guerre avec Kouci tġia et Mou pang, n'eut pas le temps de s'occuper de ce qui se passait si loin et les laissa tranquilles. Kouci tġia et Mou pang furent enfin battus, et les fonctionnaires chinois des frontières, loin de les aider, contribuèrent même à les détruire. Le prince de Menġ lienn, qui descendait des anciens souverains de la Birmanie, ne voulait pas reconnaître le nouveau; Nanġ tchann, qui le haïssait autant que l'empereur birman, s'efforça d'augmenter encore la discorde qui régnait entre eux pour qu'ils en vinsent aux mains, et que la Chine, se mêlant de la querelle, les détruisit tous deux. La Birmanie leva donc ses troupes pour aller réclamer son tribut, et fit répandre partout le bruit qu'elle allait traverser le fleuve Kouenn, mais que la Chine n'avait rien à y voir.

Cependant le gouverneur 常鈞 Tch'anġ Tġiunn ayant adressé un mémoire à l'Empereur pour lui demander la permission de réduire les contrées situées au sud de Yong tch'anġ, une fois que les affaires de P'ou eul seraient terminées, Yang Yng-tġiu transporta sa résidence à Yong tch'anġ; tous ses officiers, joyeux, s'écriaient à l'envi que l'on pouvait s'emparer facilement de la Birmanie. Sur ces entrefaites 陳廷獻 Tch'enn T'ing-chienn, sous-préfet de T'eng yué, dont les émissaires avaient vainement essayé de rallier le prince de Menġ mi à la cause de la Chine, mais étaient parvenus, par leurs intrigues, à en dé-

tacher son vassal Menḡ lienn qui se soumit au nom de son suzerain, et à attirer les enfants des anciens princes de Mou pang qui se soumirent au nom de Mou pang, adressa à l'Empereur un rapport dans lequel il disait qu'il avait réduit deux grandes principautés, cent lieues de territoire et cent mille familles. En réalité, Menḡ mi et Mou pang continuaient à être sous la domination de la Birmanie, et ne pouvaient être soumises par un petit vassal ou des enfants.

Le lieutenant-colonel 趙宏榜 Tchao 'Hong-pang envahit Sinn tçié, qui dépend de Mann mo (Bamô), à la tête de quelques centaines de soldats, et s'empara du confluent du fleuve (Taping) avec le grand Tçinn cha tçiang (Iraouady); c'est là que se trouve l'entrepôt de la Chine et de la Birmanie<sup>1</sup>; c'est là que les ennemis devaient nécessairement combattre; aussi, dès que Tchao 'Hong-pang eut le dos tourné, cet endroit retomba au pouvoir des ennemis. Dix mille des leurs s'étant même avancés jusqu'à la

<sup>1</sup> « Il y a quelques années, Bamô était l'entrepôt d'un grand commerce entre la Birmanie et le sud-ouest de la Chine; mais la révolte des Mahométans dans le Yunn nann d'une part, et l'occupation du Pégou par les troupes anglaises de l'autre, ont arrêté ce commerce et porté atteinte à la prospérité de Bamô, à tel point qu'après avoir été autrefois une place importante, elle est devenue insignifiante, et, à l'époque de notre arrivée, renfermait seulement cinq cents maisons et une population mêlée de Birmans, Chinois, Chanu (Siamois), qui ne dépassait pas trois mille âmes. » (*Expedition from Burma, via the Irawaddy and Bhamo, to western China, by maj. Sladen. Journ. of the Roy. geogr. Soc. of London, 1871, p. 259.*)

passé de 'Hou tçiu, le général 李時升 Li Ché-cheng ordonna à ses officiers d'y réunir leurs troupes pour les arrêter; après plusieurs combats où l'on éprouva de part et d'autre des pertes égales, le général annonça à la cour qu'il avait remporté une grande victoire. Les ennemis, se séparant de nouveau en plusieurs corps, firent un détour, arrivèrent à la passe de 萬仞 Ouann jenn, et ravagèrent les frontières du département de Yong tch'ang et de l'arrondissement de T'eng yué; puis ils revinrent en traversant le fleuve Long tch'ouann (Chouéli). Ils envoyèrent alors des députés pour demander la paix, la cessation des hostilités, la reprise des relations commerciales; les officiers chinois ayant accédé à leurs demandes, ils traversèrent le fleuve Menḡ mao et s'en retournèrent chez eux.

On pouvait donc cesser les hostilités de part et d'autre; mais, comme l'on avait dit à l'Empereur que l'on s'était emparé de deux principautés alors qu'il n'en était rien, le général Li Ché-cheng ordonna à 哈國興 'Hakouoching et plusieurs autres officiers de s'emparer de Sinn tçié et de Mann mo (Bamô); les ennemis les empêchèrent de s'avancer. Yang Yng-tçiu avait ordonné au colonel 朱崙 Tchou Lounn d'aller attaquer Mou pang; celui-ci trouva la ville entièrement abandonnée et fut obligé de faire venir des vivres de la ville de Ouann ting; puis, comme l'influence du climat commençait à se faire sentir, et que les troupes ennemies se hâtaient

de se concentrer, l'armée chinoise se dispersa. Ces faits se passaient au quatrième mois de la trente-deuxième année Tç'ienn long (mai 1767).

Alors Yang Yng-tçiu adressa à l'Empereur un rapport dans lequel il disait que l'on avait plus perdu que gagné, et demandait la permission de ne plus chercher à s'emparer des principautés qui avaient été nominalemeut annexées à l'empire. Mais l'Empereur le fit arrêter et mettre en jugement, ainsi que Li Ché-cheng.

A ce moment, l'empereur de Birmanie, Yong tsi ya, mourut; son fils Meng po, qui lui succéda, n'avait certes pas l'intention de venir attaquer la Chine; mais, alors même qu'on aurait pu cesser les hostilités, les fonctionnaires des frontières représentèrent à l'Empereur, en les exagérant, la cause de la guerre et les crimes de ceux qui l'avaient conduite.

L'Empereur ordonna donc à 明瑞 Ming Jouei de prendre le commandement en chef de l'armée, et lui enjoignit de conquérir la Birmanie à la tête de trois mille soldats mandchoux et vingt mille hommes venus des provinces du 雲南 Yunnann, du 貴州 Kouei tchéou, et du 四川 Sscu tch'ouann. Ming Jouei devait attaquer les provinces de l'est par Mou pang et Meng kenn, tandis que 額爾登額 Oeultengo attaquerait les provinces du nord par Meng ni et Lao kouann touenn; les deux généraux devaient opérer leur jonction sous les

murs d'Ava. Le 24 du neuvième mois (octobre), l'armée de Ming Jouei se mit en route: sa marche fut retardée par des pluies continuelles et par les bœufs qui portaient les vivres. Les grains, qui avaient été abîmés par l'humidité, furent remplacés dès son arrivée à Manḡ ché; le 2 du onzième mois (décembre), elle quitta Ouann ting et, au bout de huit jours, arriva à Mou pang. Ming Jouei laissa dans cette ville, que la garnison avait abandonnée à la première nouvelle de son approche, le général 珠魯訥 Tchou Lou-na et le juge provincial 楊重英 Yang Tchong-yng, avec la mission de protéger la route par laquelle venaient les vivres; et lui-même, à la tête de douze mille hommes, traversa le fleuve Si po sur un pont de bateaux. L'armée ennemie, forte de vingt mille hommes, l'attendait solidement retranchée à Mann tçié.

Le commandant 觀音保 Kouann Ynu-pao enleva d'abord le côté gauche de la montagne sur laquelle les ennemis s'étaient retranchés, puis Hakkouehing attaqua de trois côtés à la fois les hauteurs, s'en empara, et arriva en face des redoutes. Les premiers, dix soldats du Kouei tchéou grimperent sur la palissade et sautèrent à l'intérieur, suivis bientôt de toute l'armée: les troupes qui gardaient la première redoute s'enfuirent, et trois autres retranchements furent successivement enlevés par l'armée chinoise. Les troupes de douze autres re-

doutes se retirèrent pendant la nuit et allèrent s'établir au pont de T'ienn cheng pour en disputer le passage. Mais les troupes chinoises tournèrent leur position, et les attaquèrent de deux côtés à la fois : deux mille ennemis environ périrent, et des vivres et des armes tombèrent en grande quantité aux mains des vainqueurs. La terreur des armes chinoises s'étendit au loin.

L'armée arriva bientôt à Sianḡ k'ong; mais là, elle s'égara. Ming Jouei, voyant les vivres épuisés, et sachant qu'à Meng long, qui n'est pas éloigné de Meng mi par où l'armée du nord devait passer, se trouvaient les greniers de la Birmanie, y conduisit son armée; il y trouva en effet des vivres en quantité suffisante pour la refaire. A ce moment, il était enfoncé à deux cents lieues dans l'intérieur du pays, et, bien que l'on fût à la fin de l'année, il n'avait pas encore reçu des nouvelles de l'armée du nord. Il se résolut alors à traverser la principauté de Ta chann pour revenir à Mou pang, et fit brûler les approvisionnements qui restaient à Meng long.

Les troupes birmanes qui, l'hiver passé, avaient pris à Sianḡ k'ong une autre route que notre armée, apprirent par des soldats malades tombés entre leurs mains que, faute de vivres, nous ne pouvions aller à Ava, et vinrent nous poursuivre. Nos soldats reculaient tout en combattant. Chaque jour, une partie de l'armée arrêtait l'ennemi, tandis que l'autre reculait : au bout de quelques kilomètres, celle-ci faisait halte et se rangeait en bataille pour attendre la pre-

mière qui, en arrivant, se hâtait de prendre position pour recevoir les ennemis. A plusieurs reprises, Ming Jouei, Kouann Ynn-pao, 'Hakouoching durent protéger la retraite. On établissait des camps à chaque pas, aussi ne faisait-on point trois lieues par jour; on mit soixante jours à faire les deux cents lieues qui séparent Sianḡ k'ong de Siao meng yu. C'est pendant ce trajet que nous remportâmes la victoire de Mann 'houa.

Nos troupes occupant le sommet de cette montagne et les ennemis étant campés à mi-côte, Ming Jouei trouva que ceux-ci nous méprisaient par trop, et qu'il serait bon de leur infliger une leçon. Les ennemis connaissaient notre mot d'ordre et savaient que chaque matin notre armée se mettait en marche lorsque la conque marine<sup>1</sup> avait résonné trois fois; aussi levaient-ils leur camp sur-le-champ pour nous poursuivre. Un matin, le signal habituel ayant été donné, nos soldats sortirent du camp et allèrent se mettre en embuscade dans un bois. Les ennemis se hâtaient de gravir la montagne pour nous poursuivre, lorsque tout à coup la fusillade éclata de toutes parts, et les nôtres fondirent sur eux de tous côtés; la fuite était impossible: les Birmans, précipités du sommet de la montagne, roulaient pêle-mêle les uns sur les autres dans les vallées et les ravins;

<sup>1</sup> Les deux mots *po louan* du texte sont la transcription phonétique du mot mandchou *bouren*, conque marine (on dit en chinois

海螺 'Hui lo). La conque marine remplace la trompette pour les troupes mandchoues.

quatre mille des leurs périrent dans l'action. A partir de ce jour, ils se tinrent constamment à une distance de deux lieues et n'osèrent plus s'approcher.

Ming Jouei fit reposer ses troupes pendant quelques jours et leur distribua, comme récompense, les bœufs et les chevaux dont on s'était emparé. Comme il avait un jour d'avance sur les ennemis, il éleva des retranchements pour défendre la route principale (qu'il voulait prendre); mais, ayant trouvé des gens de Po long qui lui indiquèrent un chemin plus court, il prit par le pays qui appartenait autrefois à la famille de Kouei.

A ce moment arriva un corps de troupes ennemi qui, s'étant détaché du gros de l'armée, avait été attaquer Mou pang, avait défait nos troupes, tué Tchou Lou-na et fait prisonnier Yang Tchong-yn; un autre corps retenait à Lao kouann touenn le général Oeultengo, qui avait marché sur Meng mi, mais avait été arrêté à mi-chemin.

L'Empereur pressa Oeultengo d'aller avec son armée au secours de Ming Jouei dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis longtemps. Ming Jouei, arrivé à Siao meng yu, voyant la multitude qui le poursuivait s'augmenter encore des troupes laissées à Lao kouann touenn, établit sept camps à vingt lieues de Ouann ting; mais, les secours d'Oeultengo n'arrivant pas, il ordonna à ses soldats de profiter de la nuit pour se tirer d'affaire comme ils pourraient, tandis que lui-même, avec les officiers supérieurs, les officiers de la garde impériale et quelques cen-

taines d'hommes, protégerait la retraite. Cette petite troupe livra un combat sanglant contre un ennemi bien supérieur en nombre: elle fit des prodiges de valeur; mais, au bout d'un instant, le commandant 札拉豐 Tcha La-feung fut tué d'une balle, les officiers de la garde impériale se dispersèrent, et Ming Jouei et Kouann Ynn-pao périrent. Cela se passait le 10 du deuxième mois<sup>1</sup>.

Oeultengo, qui était serré de près, n'avait pu pénétrer dans la province de Meng mi, ni par suite se rendre au rendez-vous fixé avec Ming Jouei, et il était revenu à Kann ta; là il apprit la situation critique dans laquelle se trouvait Ming Jouei; il aurait pu aller à son secours par un chemin de traverse, mais il ne répondit pas aux sept dépêches que le vice-roi 鄂寧 Ao Ning lui envoya à cet effet. Il défendit même au commandant 海蘭察 'Haï Lann-tch'a, qui lui en avait demandé la permission, d'aller au secours de Ming Jouei, et revint en deçà

<sup>1</sup> D'après le 皇朝武功紀盛 'Houanġ tch'uo vou kouġ tçi chenġ, de 趙翼 Tchao Y, ouvrage qui renferme l'histoire des principales guerres faites sous la dynastie actuelle, Ming Jouei, blessé, se serait retiré non loin du champ de bataille, aurait ordonné à ses domestiques d'aller porter en Chine la nouvelle de sa défaite et se serait pendu à un arbre (livre III). L'analogie qui existe entre le récit de Ouei Yuann et celui de Tchao Y prouve surabondamment que tous deux se sont servis des mêmes documents ou que le premier s'est servi de l'ouvrage du second (paru en 1792) pour la composition du sien.

de la passe de **銅壁** T'oung pi; il en résulta que notre armée, qui se trouvait à Mou pang, fut défaite. Oultengo aurait pu en quelques jours de marche arriver à Ouann ting où il y avait des approvisionnements, mais il dépensa quinze jours à faire un détour, et permit ainsi aux ennemis de se réunir et de triompher de Ming Jouei; comme la faute qu'il avait commise était énorme, il fut mis en prison, et le général **譚五格** T'ann Ou-ko eut la tête tranchée. Telle fut la première affaire de la Birmanie.

Les Birmans ne savaient pas que Ming Jouei avait péri, et, comme terrifiés par la terreur qui entourait son nom, craignant de le voir revenir les attaquer de nouveau, ils envoyèrent un habitant de Paï, porteur d'une lettre écrite sur des feuilles de l'arbre peï, pour prier les officiers chinois de vouloir bien suspendre les hostilités. **阿里衮** Ali'hong, duc de **果毅** Kouo y, transmit cette lettre à l'Empereur. L'Empereur savait que le neuvième ou le dixième seulement de l'armée de Ming Jouei avait péri et que dix mille hommes étaient revenus en deçà des frontières; mais considérant que le général en chef et nombre d'officiers s'étaient dévoués pour le salut de l'armée, que de plus les Birmans n'avaient pas envoyé un de leurs chefs pour demander la paix, il ordonna de faire une grande levée de troupes pour aller tirer vengeance de la défaite qu'on avait essuyée. Il enjoignit à Ali'hong de faire appel à des volontaires, et, au printemps de la trente-quatrième

année (1769), il nomma général en chef **傅恆** Fou'Hong, duc de **忠勇** Tchong yong, l'un des présidents du conseil des ministres, qui lui avait demandé la permission de prendre le commandement de l'armée, et sous-maréchaux **阿桂** Akouei et **阿里衮** Ali'hong; il ordonna à quatre mille hommes de **索倫** Solon et de **吉林** Girin<sup>1</sup>, à quatre mille soldats du camp de Tçienn jouei<sup>2</sup> et artilleurs, à cinq mille soldats mandchoux des garnisons de **荊州** Tçing tchéou<sup>3</sup> et de **成都** Teli'eng tou<sup>4</sup>, à trois cents **厄魯特** Élentes<sup>5</sup> et **鄂倫春** O lounn tch'ouenn<sup>6</sup>, de se rendre à l'armée.

<sup>1</sup> Solon, ville de la province mandchoue de Hei long tçiang; les troupes de Solon sont réputées les plus braves et les plus robustes des troupes mandchoues. Girin, en chinois Tçi lin, ville et province de la Mandchourie.

<sup>2</sup> **健銳營** Tçienn jouei yng. Le camp de Tçienn jouei (des braves) avait été établi par Tçienn long sur la montagne **香** Chiang (parfumée) près de Péking, pour l'instruction des troupes. (*Chen'g vou tçi*, livre VII, Histoire de la guerre contre les Miao tseu du Tçinn tch'ouann.)

<sup>3</sup> Ville départementale de la province du **湖北** Hou peï.

<sup>4</sup> Chef-lieu de la province du Sseu tch'ouann.

<sup>5</sup> Tribu mongole qui occupait autrefois le **天山北路** T'ienn chann peï lou (Dzongarie), et contre laquelle l'empereur **康熙** K'ang chi eut à soutenir de longues et sanglantes guerres; elle ne fut soumise que sous Tçienn long et presque entièrement détruite: les débris en furent incorporés sous les bannières mandchoues.

<sup>6</sup> Tribu mandchoue.

Fou 'Henḡ arriva à T'enḡ yué le 1<sup>er</sup> du quatrième mois (mai), et délibéra sur la route qu'on prendrait pour pénétrer en Birmanie. Considérant que la ville d'Ava est à l'ouest du grand Tçinn cha tçiang (Iraouady)<sup>1</sup>, et que, si l'on s'avancait du côté du fleuve Si po des provinces de l'est, on en serait séparé par le fleuve, il décida que l'armée principale, traversant le fleuve 夏鳩 Ka tçiéou<sup>2</sup>, cours supérieur du Tçinn cha tçiang, passerait par les principautés de Menḡ k'onḡ et de Menḡ yang̃ et irait directement par terre à Ava, tandis qu'une seconde armée arriverait par l'est jusqu'au fleuve, s'emparerait de Menḡ mi, et construirait des bateaux à Mann mo (Bamô), de façon que les deux armées pussent communiquer entre elles.

A ce moment, le général en chef voulut entrer en campagne, bien que l'on ne fût pas encore arrivé à la fin de l'automne, parce que, dit-il, « l'ardeur des soldats diminuera si on laisse longtemps l'armée dans l'inaction; il vaut mieux en profiter pour marcher en avant. » Le 20 du septième mois (août), la première

<sup>1</sup> C'est là une erreur: Ava est située sur la rive gauche de l'Iraouady et non à l'ouest de ce fleuve. On aura confondu l'Iraouady avec son affluent, le Myit ngi, sur la rive ouest duquel se trouve Ava. Voyez la carte qui accompagne l'ouvrage du colonel Yule, *Narrative of a mission to Ava*. London, 1858.

<sup>2</sup> Le fleuve Ka tçiéou porte aussi le nom de 蘭鳩 Lann tçiéou et de 檳榔 Pinn lang̃ (note de l'auteur chinois). C'est ce dernier nom que l'on trouve le plus souvent sur les cartes chinoises.

armée se mit en marche, traversa le fleuve Ka tçiéou et se dirigea vers l'ouest. Les princes de Menḡ k'onḡ et de Menḡ yang̃ offrirent chacun au général quatre éléphants apprivoisés, cent bœufs et plusieurs centaines de tann<sup>1</sup> de grains. C'était le moment de la moisson, aussi les Birmans n'eurent-ils pas le temps de réunir des troupes; et comme Menḡ k'onḡ et Menḡ yang̃ ne sont pas des possessions intérieures, (ils ne les défendirent pas,) et l'on fit deux cents lieues sans verser une goutte de sang. Mais les soldats et les chevaux, souffrant de la chaleur et des pluies, mouraient en grand nombre; et, comme les chemins étaient inconnus, il était difficile de pénétrer au cœur du pays. On ne pouvait plus compter d'ailleurs que sur dix mille hommes d'Akouei, venus récemment de la passe de 'Hou tçiu et encore remplis d'ardeur.

Dans la dernière décade du neuvième mois (octobre), les jonques de guerre qu'on avait construites à la jetée Yeniéou de Mann mo (Bamô) étant prêtes, et les marins des provinces de 閩 Minn et de 粵 Yué<sup>2</sup> étant réunis, il fut décidé que les deux armées opéreraient leur jonction et prendraient la même route. Sur ces entrefaites, le général en chef fit plusieurs incursions sur les principautés voisines.

<sup>1</sup> Un tann est une mesure de dix boisseaux.

<sup>2</sup> Noms classiques des provinces du 福建 Fou tçien (Fou kien) et du 廣東 Kouang tong̃.

Le 1<sup>er</sup> du dixième mois, l'armée traversa le fleuve<sup>1</sup> et arriva à Mann mo (Bamô) où il se jette dans le grand Tçinn cha tçiang : les ennemis, dont la flottille s'était rangée en bataille pour nous en disputer l'embouchure, vinrent nous attaquer à la fois par eau et par terre. Un de leurs corps d'armée était campé sur le rivage, deux autres occupaient les deux rives. 'Hakouoching, à la tête des marins, et Akoueï, à la tête des troupes de terre, marchèrent à la rencontre des Birmans. Akoueï, rencontrant le premier les troupes de la rive orientale, ordonna à ses fantassins de faire pleuvoir sur elles une grêle de flèches, et à ses cavaliers de les charger impétueusement : l'ennemi, battu, se dispersa dans toutes les directions. 'Hakouoching et 'Haï Lann-tch'a, profitant du courant et du vent qui leur était favorable, repoussèrent la flottille ennemie devant eux. Les jonques birmanes s'abordèrent mutuellement; plusieurs milliers d'ennemis tombèrent sous nos coups ou périrent dans les flots; le fleuve était rouge de sang. De son côté, Ali'hong avait battu les ennemis qui occupaient la rive ouest : notre armée était donc victorieuse sur tous les points.

Le général en chef et Ali'hong étant tombés malades, les officiers décidèrent qu'on ne descendrait pas jusqu'à Ava, mais que l'on irait s'emparer de Lao kouann touenn, fortifié par les ennemis, où l'année passée Oeultengo avait longtemps séjourné avec ses

<sup>1</sup> Probablement le Taping.

troupes, et qu'une fois cette ville prise la campagne serait considérée comme finie.

Lao kouann touenn est situé près du grand Tçinn cha tçiang; les ennemis s'étaient établis à l'est et à l'ouest du fleuve; notre armée attaqua la redoute de l'est, qui, située au sommet d'une haute colline et baignée par le fleuve, avait un kilomètre environ de circonférence; devant les palissades formées d'arbres sciés enfoncés dans la terre à une grande profondeur se trouvaient trois fossés, défendus eux-mêmes par une autre rangée de pieux. C'était là le meilleur moyen que les Birmans avaient trouvé pour arrêter leurs ennemis.

Notre armée éleva d'abord des abris en terre, puis fit pleuvoir une grêle de boulets sur les retranchements ennemis : ceux-ci étaient fort solides, et un pieu n'était pas plus tôt abattu qu'il était remplacé par un autre. 'Hakouoching ordonna d'aller couper des rotins de plusieurs tchang de longueur<sup>1</sup>, les fit garnir de crocs en fer et enjoignit à ses plus braves soldats d'aller pendant la nuit les accrocher aux palissades; le lendemain, trois mille hommes tirèrent ces crocs pour arracher les pieux, mais les ennemis parvinrent à les couper à coups de hache. Le général en chef ordonna alors d'attaquer par le feu : il fit d'abord faire de grands boucliers pour se mettre à l'abri des balles et des boulets : chaque bouclier était porté par deux hommes et pouvait en protéger dix autres;

<sup>1</sup> Un tchang équivaut à dix pieds.

une foule de soldats suivaient portant de la graisse et des fagots. Cent boucliers s'avancèrent ainsi comme un mur, traversèrent les trois fossés et arrivèrent au pied des palissades; là tout à coup le vent changea et repoussa la flamme du côté des assaillants: cette attaque échoua donc aussi.

Enfin l'on creusa des mines et on mit le feu aux poudres quand on fut arrivé sous la palissade; les poutres s'élevèrent tout à coup de plusieurs tchang. Les ennemis, effrayés, remplirent le ciel de leurs clameurs tandis que nos soldats, les armes à la main, attendaient (qu'elles retombassent, pour s'élancer). Au bout d'un instant, les poutres retombèrent, et à trois reprises s'élevèrent pour retomber encore, cette fois pour ne plus bouger. La raison de ce fait est que la mine étant horizontale et la colline s'élevant peu à peu, la terre, trop épaisse à l'endroit où on avait mis la poudre, n'avait pu éclater. Les ennemis, déjà terrifiés par cette attaque, le furent encore davantage lorsqu'Akoueï envoya cinquante jonques leur couper les vivres en pénétrant par l'ouverture qu'ils avaient faite à leurs retranchements pour laisser passage au fleuve.

Alors un soldat ennemi, debout sur la palissade, transmit une lettre par laquelle le général birman demandait qu'on cessât les hostilités et qu'on élevât une tente à égale distance des deux armées, promettant d'y aller lui-même signer le traité. Akoueï rassembla tous ses officiers pour délibérer sur la question de savoir si l'on marcherait en avant ou si l'on écou-

terait ces propositions; tous furent de ce dernier avis. En conséquence, Akoueï envoya un de ses officiers engager les ennemis à offrir tribut, à rendre les soldats qui s'étaient enfuis chez eux et à restituer les principautés dont ils s'étaient emparés. Mais les Birmans voulant que nous leur rendissions les trois principautés de Mou pang, de Meng yang et de Meng k'ong, la conférence n'aboutit pas; le général birman s'en retourna.

Alors 'Hakouoching entra seul à cheval dans les retranchements ennemis, mais ne vit pas le général birman, qui lui envoya un de ses officiers pour lui adresser des remerciements et le prier d'agir suivant les conditions que nous avions proposées.

L'armée venait de perdre le général Ali'hong; son général en chef, souffrant d'une maladie des jambes, la ramena à la passe de T'ong pi. L'Empereur, considérant que l'armée avait remporté assez de victoires pour augmenter la puissance de l'État, et ne voulant pas qu'elle restât plus longtemps exposée aux maladies, ordonna au général en chef de la ramener en Chine. Sur ces entrefaites, l'empereur de la Birmanie ayant envoyé quatorze ambassadeurs porteurs d'une lettre écrite sur des feuilles de l'arbre peï offrir des présents et des productions du pays au général en chef, et demander la permission d'offrir tribut à la Chine, on acquiesça à ce qui avait été résolu à la conférence de Lao kouann touenn, et notre armée revint en Chine. La population de la principauté de Meng k'ong fut transportée en Chine pour que les

territoires au delà des frontières restassent déserts. Le sous-maréchal Akoueï fut laissé dans la province du Yunn nann; quant aux Birmans, ils ne se conformèrent pas au traité, et, loin d'envoyer tribut, ils ne rendirent même pas les prisonniers qu'ils avaient faits.

Si on avait descendu le grand Tçinn cha tçiang à partir de Sinn tçié, au lieu de suivre le fleuve Ka tçiéou, on serait arrivé à Ava en six jours et on aurait pu s'en emparer en moins de temps et avec moins de forces que l'on n'en avait employé pour réduire Lao kouann touenn. Ava n'est pas imprenable, puisque

劉綎 Léou Yenn et 白文選 Po Ouenn-chuann s'en étaient déjà emparés et avaient même conclu un traité sous ses murs<sup>1</sup>; on aurait donc été par là maître de toute la contrée, et on l'aurait entièrement domptée de façon à ne plus avoir maille à partir avec elle.

Si l'on avait laissé un corps d'observation devant Lao kouann touenn, qui est située sur la rive orientale du fleuve, rien n'aurait pu arrêter notre armée dans sa marche. Ne commit-on pas là la même faute que fit autrefois l'empereur 太宗 T'ai tsong, de la dynastie des 唐 T'ang, lorsqu'au lieu de marcher directement sur 平壤 P'ing jang, il s'obstina à vouloir s'emparer de la ville de 安市 Ann ché<sup>2</sup>?

<sup>1</sup> Voyez le *Houanç ming ta ché tçi*, livre XVIII.

<sup>2</sup> Allusion à l'expédition dirigée par l'empereur T'ai tsong contre la Corée, en 645. L'armée chinoise, après avoir remporté plusieurs

Dans cette campagne-ci, on manqua la saison favorable en partant trop tôt; on ne profita pas des avantages qu'offrait le terrain en arrêtant trop longtemps l'armée sous les murs de Lao kouann touenn, et l'on fit un mauvais choix en faisant venir trop de soldats étrangers (au pays) et pas assez de soldats indigènes: la volonté du Ciel fut donc que l'empire birman ne pérît pas et continuât d'exister pour le moment! La trente-cinquième année (1770), le gouverneur de Lao kouann touenn envoya une lettre par laquelle il réclamait les trois principautés de Mou pang, Mann mo et Meng k'ong; le sous-maréchal Akoueï refusa de s'y conformer et lui envoya le major 蘇爾相 Sou Eul-siang que les Birmans retinrent prisonnier.

L'Empereur, sachant bien que la Birmanie était défendue par des obstacles naturels, et que, si notre armée avait été arrêtée, c'était parce qu'elle avait manqué la saison favorable et n'avait point profité des avantages qu'offrait le terrain, s'obstina dans sa résolution et enjoignit à Akoueï d'envoyer un corps d'armée faire des incursions sur le territoire birman,

succès, vint mettre le siège devant la ville d'Ann ché (dans le 遼東 Léao tong), qui résista avec vigueur. L'empereur T'ai tsong, malgré les conseils de plusieurs officiers qui voulaient qu'on marchât sur P'ing jang, alors sans défense, s'obstina à vouloir s'en emparer; mais, voyant bientôt tous ses vivres épuisés et l'inutilité de ses attaques, il fut obligé de lever le siège et de revenir en Chine. Voyez le 通鑑綱目 T'ong tçien kang mou, Histoire générale de la Chine, livre XL, 19<sup>e</sup> année 貞觀 Tcheng kouann de T'ai tsong. Voyez aussi de Maillac, t. VI, p. 111.

durant l'automne et l'hiver, et de ne pas laisser un seul instant de repos aux troupes birmanes. Akouci demanda la permission de profiter de ce que la Birmanie était en ce moment en guerre avec le royaume de Siam pour lever une grande armée et aller s'en emparer; mais il se vit blâmé et rappelé par un décret de l'Empereur qui le remplaça par 温福 Ouenn Fou.

L'année suivante (1771), les Miao tseu du 金川 Tçinn tch'ouann s'étant révoltés, Ouenn Fou et Akouci se rendirent dans la province du Sseu tch'ouann pour les soumettre<sup>1</sup>. A ce moment-là même, la Birmanie faisait la conquête du royaume de Siam.

La trente-huitième année (1773), le général birman Tolououenn vint à Lao kouann touenn demander que l'on voulût bien se conformer au traité, et envoya Meng y en Chine pour conférer (avec les autorités chinoises). Mais la Chine, qui avait alors sur les bras l'affaire du Tçinn tch'ouann, n'eut pas le temps de s'occuper de la Birmanie.

<sup>1</sup> La principauté Miao-tseu du Tçinn tch'ouann (ruisseau d'or) était située sur les bords du Siao tçinn cha tçiang (petit fleuve au sable d'or), nom que porte le cours supérieur du Yang tseu. Ces indigènes furent nominalement réduits sous Tçieun long, après une sanglante guerre dont Akouci fut le héros. (Voyez *Mém. sur les Chinois*, t. III.) Akouci a raconté cette guerre dans un ouvrage publié

en 1781 sous le titre suivant : 欽定平定兩金川方略. Tç'iuu tinj p'iny tinj léanç tçinn tch'ouann fanç li. Stratagèmes employés dans la guerre contre les deux Tçinn tch'ouann, ouvrage publié par ordre impérial.

Peu de temps après, l'empereur birman Meng mourut, et son fils Tchouei tçio ya lui succéda. La quarante et unième année (1776), la Birmanie, effrayée par la destruction des rebelles des deux Tçinn tch'ouann<sup>1</sup>, voulut offrir tribut à la Chine et remettre en liberté Yang Tchong-yng et Sou Eul-siang, et demanda qu'on voulût bien reprendre les relations commerciales; l'année suivante, elle relâcha Sou Eul-siang, mais retint Yang Tchong-yng. Peu après, les deux présidents du conseil des ministres Akouci et 李侍堯 Li Ché-yao arrivèrent dans la province de 滇 Tienn (Yunn nann) pour en surveiller les frontières et y rassembler des troupes.

La quarante-septième année (1782), le général birman Meng lou tua Tchouei tçio ya, et s'élut empereur; il fut lui-même assassiné peu après, et Meng yunn monta sur le trône. Ce Meng yunn était le quatrième fils de Yong tsi ya; il avait été bonze (talapoin) dans sa jeunesse, et ignorait quelles avaient été les causes des guerres précédentes; aussi songea-t-il à se soumettre à la Chine lorsque les Siamois l'eurent réduit à la dernière extrémité.

Le royaume de Siam, limitrophe de la Birmanie, en était l'ennemi depuis des siècles; il avait été subjugué la trente-sixième année Tç'ieun long (1771) par Meng po, qui, constamment en guerre avec la Chine, avait épuisé ses finances; par suite de la rupture des relations commerciales, il ne pouvait plus écouler ses

<sup>1</sup> Il y avait deux Tçinn tch'ouann, le grand et le petit.

productions naturelles, telles que cotonniers, ivoires, brésillets de Sianḡ k'onḡ, jadites, topazes<sup>1</sup>, cuivres de Po longḡ, ni les objets importés de l'étranger, qu'achetaient ordinairement les fonctionnaires et les négociants de la province du Yunn nann. De plus, les Birmans avaient augmenté leurs garnisons du nord-est, tandis qu'ils se battaient au sud-est, et surchargeaient le pays d'impôts de toutes sortes. Les ressources du royaume de Siam diminuaient de jour en jour.

La quarante-troisième année Tç'ienn longḡ (1778), les Siamois se révoltèrent contre la tyrannie de la Birmanie, et élevèrent au trône 鄭昭 Tchenḡ Tchao<sup>2</sup> qui, levant des troupes, recouvra tout ce dont s'était emparée la Birmanie et lui enleva même plusieurs territoires. La quarante-sixième année (1781), il vint par mer offrir tribut à la Chine et faire part de ses victoires. L'Empereur ne voulut point l'employer, mais ne l'arrêta pas non plus (dans ses conquêtes).

A la mort de Tchenḡ Tchao, 華 'Houa, son fils, monta sur le trône; habile guerrier comme son père, il obligea Menḡ yunn à se retirer dans l'est de la Birmanie, à Mann to. La cinquante et unième année (1786),

<sup>1</sup> En chinois, 碧 礮 玢 Pi ya sseu; l'on écrit aussi 碧 霞 璽 Pi chia si; ce nom n'est pas chinois et paraît être la transcription phonétique de quelque mot étranger.

<sup>2</sup> Tchenḡ Tchao, comme son nom l'indique, était chinois. Voyez Ynḡ 'houann tché lió, livre I.

l'Empereur lui donna l'investiture du royaume de Siam. La Birmanie, effrayée, envoya de Mou pangḡ, la cinquante-troisième année (1788), un mémoire écrit sur des feuilles d'or, des éléphants, des petites pagodes en or, et mit en liberté Yangḡ Tehongḡ-ynḡ et autres prisonniers qu'elle avait faits. « Une fois monté sur le trône, disait l'empereur dans ce mémoire, j'ai connu les torts dont Menḡ po et son fils s'étaient rendus coupables (envers la Chine); depuis longtemps déjà je désirais offrir tribut à la Chine, mais les guerres que j'ai eu à soutenir contre le royaume de Siam m'en avaient jusqu'ici empêché. » L'Empereur ordonna en conséquence au roi de Siam de cesser les hostilités.

La cinquante-cinquième année (1790), l'empereur birman envoya un ambassadeur complimenter l'empereur Tç'ienn longḡ à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, et le prier de vouloir bien lui conférer l'investiture de l'empire birman; il demandait aussi qu'on renouât les relations commerciales, ce qui fut accordé. Un envoyé chinois alla lui porter l'investiture et établit qu'une fois tous les dix ans la Birmanie enverrait son tribut à la cour.

Dans l'automne de la dixième année 嘉慶 Tçia tç'inḡ (1805), le roi de Siam envoya son tribut avec une lettre dans laquelle il disait qu'il s'était mis en campagne contre la Birmanie et l'avait battue en plusieurs rencontres; l'Empereur promulgua une

ordonnance pour réconcilier ces deux États. L'hiver de la même année, la Birmanie envoya son tribut; mais comme ce n'était pas l'époque qui avait été fixée, les fonctionnaires des frontières refusèrent de le recevoir. Dès lors, la Birmanie cessa de troubler nos frontières du sud-ouest, et ne manqua plus d'envoyer son tribut à l'époque fixée.

*Remarques de l'auteur.* Les peuples méridionaux<sup>1</sup> craignent la puissance plus qu'ils n'estiment la vertu, les indigènes qui habitent le long des frontières plus que nos troupes régulières, et les États voisins plus que la Chine. L'armée chinoise, entrée en campagne au dixième mois (novembre), ne put arriver jusqu'à la capitale de la Birmanie, qui est située non loin de la mer, et dut revenir le deuxième mois (mars), à cause des maladies. Il lui fut impossible de réduire une contrée de plusieurs centaines de lieues d'étendue dans l'espace de cinq mois; aussi les Birmans, présomptueux autant qu'obstinés, purent-ils réunir toutes leurs forces et résister avec vigueur.

<sup>1</sup> De toute antiquité, les Chinois ont désigné sous le nom de 蠻 Mann les 南夷 peuples (barbares) méridionaux; nous trouvons déjà ce nom dans le chapitre 禹貢 Yu kong du 書經 Chou tching, et dans le 周禮 Tchéou li, Rites de la dynastie des Tchéou. On sait que les Chinois, comme d'ailleurs les Grecs et les Romains, ont toujours appelé les étrangers, et même les appellent quelquefois encore, des 夷 barbares.

S'ils demandèrent la permission d'offrir tribut en apprenant la réduction des deux Tçinn tch'ouann, s'ils voulurent se soumettre en apprenant que l'investiture du royaume de Siam avait été conférée à Houa, s'ils voulurent enfin offrir tribut, bien que ce ne fût pas l'époque fixée, en apprenant que le royaume de Siam était devenu l'allié de la Chine, c'est qu'ils se rappelèrent que, sous la dynastie des Ming, Tch'enn Yong-pinn, gouverneur du Yunnann, de concert avec les Siamois, les avait attaqués et presque réduits, et Li Ting-kouo, de concert avec les Siamois et les troupes de Koula, avait envahi leur pays<sup>1</sup>; ils surent profiter des leçons de l'expérience, car ils connaissaient trop bien la puissance qu'avait acquise le royaume de Siam. De plus ils n'ignoraient pas que les indigènes des environs de T'eng yué, vivant sous le même climat, ne le cédaient pas en force et en courage à leurs meilleures troupes, et n'étaient pas séparés d'eux, comme les Chinois le sont de la Birmanie, par de vastes contrées et mille dangers.

Si le royaume de Siam et le pays de Tçing maï, ennemis séculaires des Birmans, avaient pu les attaquer par mer et par terre, et si, tandis que du côté de Sinn tçié nous aurions agi avec des troupes indigènes, les Siamois et les troupes de Tçing maï les avaient assaillis par mer, ne sachant plus où donner de la tête, ils auraient certainement été détruits d'un

<sup>1</sup> Voyez le *Houanġ minġ ta ché tçi*, livre XVIII.

seul coup. Mais Oueï ne sut pas se servir des Siamois, laissa écraser les ennemis des Birmanes et perdit complètement la tête; Léou Tsao ne sut pas se servir de Kouei tchia (la famille Kouei) ni de Mao long, et les Birmanes pénétrèrent en Chine même; et malheureusement Akouei, rompu depuis longtemps aux affaires du Yunnann, proposa d'employer les Siamois au moment où l'Empereur avait déjà assez de la guerre; pendant ce temps, 孫子毅 Souenn Ché-y perdit l'Annam presque au moment où il allait en achever la conquête, parce qu'il ne sut pas employer les troupes siamoises.

Les généraux ne doivent-ils pas s'allier avec les ennemis des États qu'ils attaquent? Ceux qui gouvernent les barbares (les fonctionnaires des frontières) ne doivent-ils point partager leurs pays en de nombreux États pour diviser leurs forces? Durant les années Ouann li, les troupes du Yunnann se servirent avec succès des habitants de Meng yang, qui coupèrent les vivres à l'armée birmane: celle-ci allait mourir de faim, et l'on n'attendait plus que deux mille hommes du Yunnann pour couper la route de Long tchouann, lorsque le gouverneur 王欽 Quang Ning défendit à ces derniers de marcher en

Le récit de l'expédition de Souenn Ché-y dans l'Annam a été donné par Oueï Yuann au livre VI de son Cheng you tsi. 乾隆 征撫安南記. Histoire de la soumission de l'Annam sous Tchienn long.

avant; les ennemis, secourus à temps, se retirèrent par une route de traverse, et Meng yang fut réuni au territoire birman. Dès ce moment, la Birmanie se crut le plus puissant empire du monde. Si c'est une gloire pour les grands États de protéger les petits, c'est de l'habileté de la part des généraux que d'enlever à un ennemi ses alliés. Quant à moi, j'ai vu qu'à plusieurs reprises les dynasties précédentes s'étaient servies avec succès des peuples méridionaux contre leurs voisins: que l'on sache donc profiter des discordes de nos ennemis, et l'on

蚌鵲相持漁者坐和. Litt. lorsque l'huître et le cormoran sont aux prises, le pêcheur en tire du profit sans se dérange. Allusion à l'apologue que fit 蘇代 Sou Tai, homme

d'État de l'époque orageuse des 戰國 États belligérants (468 à 255 avant notre ère), pour empêcher le roi de 趙 Tchiao, 惠 Houei, d'aller conquérir le royaume de 燕 Yenn, et l'exciter à

faire cause commune avec les petits États qui formaient la Chine d'alors contre le pouvoir naissant des 秦 Ts'inn. Voici d'ailleurs la traduction de ce curieux apologue. extrait du 戰國策 Tchann kouo ts'o, Stratagèmes des États belligérants, ouvrage attribué à 劉向 Léou Chiang des Han, mais dont la rédaction

semble plus ancienne: « Le roi de Tchiao allait châtier le royaume de Yenn. Sou Tai parla au roi Houei en faveur de Yenn: — « J'ai versé en venant le Y choueï; un cormoran avait saisi une huître qui était entr'ouverte au soleil; l'huître s'était refermée et avait emporté le bec de l'oiseau. Le cormoran dit: « Il ne pleuvra ni aujourd'hui ni demain et il y aura certainement une huître qui pétra. » — « Tu n'échapperas ni aujourd'hui ni demain, répliqua l'huître, et il y aura un cormoran de mort. » L'un ne voulait pas lâcher l'autre,

n'aura pas besoin d'employer toutes les forces de l'empire pour les réduire.

lorsque tout à coup un pêcheur survint et s'empara des deux combattants. Voilà que maintenant Tchao va châtier Yenn; la guerre durera longtemps et les affaiblira tous deux; je crains bien que le puissant royaume de Ts'imn ne soit le pêcheur. Je désire que Votre Majesté y réfléchisse mûrement. » — « Vous avez raison, » dit le roi, et il ne fit pas la guerre. » Voyez le *Tchann kouo ts'o*, livre IX.

## INCANTATION MAGIQUE CHALDÉENNE

BILINGUE,

A TEXTE PRIMITIF ACCADIEN,

AVEC VERSION ASSYRIENNE,

TRADUITE ET COMMENTÉE

PAR M. FRANÇOIS LENORMANT.

Ce travail offre le premier essai que l'on ait encore tenté de traduction suivie d'un texte développé en langue accadienne ou sumérienne, traduction accompagnée d'un commentaire philologique perpétuel, où je m'efforce de justifier par la comparaison de nombreux exemples le sens et la lecture attribués à chaque mot. Une tentative de ce genre était nécessaire pour mettre les philologues qui n'ont pas fait de ces matières une étude spéciale à même de juger la méthode des accadistes, objet dans ces dernières années de vives attaques<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Désirant précisément que ce travail puisse avoir pour juges tous les philologues, et non pas seulement les spécialistes en matière d'assyriologie, j'ai tenu à indiquer, même pour les faits de grammaire ou les mots les mieux connus de l'assyrien, des références où l'on pût en trouver la justification. Pour les assyriologues, elles eussent été inutiles. Naturellement, ces références renvoient aux ouvrages les plus récents de M. Schrader, de M. Friedrich Delitzsch et de M. Sayce, qui ont tous trois donné sur le déchiffrement et la grammaire des résumés méthodiques au courant des derniers progrès de la science, ou bien au dictionnaire de Norris, répertoire

# JOURNAL ASIATIQUE

OU

## RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES  
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

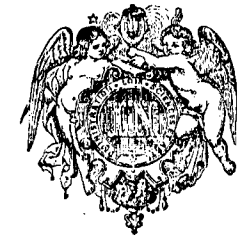
PAR MM. BARBIER DE MEYNARD,  
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, J. DERENBOURG, DUGAT, DULAUDRIER, FERRER,  
FOUCAUX, GARCIN DE TASSY, HALÉVY, OPPERT,  
REGNIER, RENAN, SANGUINETTI, E. SENART, DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

---

SEPTIÈME SÉRIE

TOME XI



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES Sceaux

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

---

M DCCC LXXVIII